

A QUAND L'ALLIANCE GERMANO-RUSSE ?

Peut-être avant un mois. — Vingt nations en guerre avant un an. — L'Angleterre menacée du côté des Indes. — Extraordinaire sang-froid britannique. — La limite du maximum de l'effort canadien.

Il ne fait plus de doute que dans un avenir très prochain, peut-être même avant un mois, l'Allemagne et la Russie deviendront des alliées 100 pour 100 et uniront leurs forces non seulement pour combattre la France et l'Angleterre, mais toutes les nations s'opposant à leur hégémonie: Finlande, Turquie, Suède, Norvège, etc., etc.

Pendant que Staline, tout en essayant de subjuger la Finlande masse des forces au sud sur la frontière du Caucase, il est de plus en plus question de frapper l'Angleterre aux Indes. La presse italienne se fait l'écho de cette menace germano-russe, et d'après elle, plus le conflit prendra d'ampleur, plus le Duce sera en mesure d'intervenir au moment propice, en posant naturellement ses conditions.

— Sur le papier, peut-être, explique un "retour du Bengale"; en fait, il n'y a pas la moindre inquiétude à avoir. D'abord, toutes nos garnisons dans le Moyen-Orient et dans les Indes ont été renforcées ensuite, nous avons signé un pacte avec les Turcs.

LE SANG-FROID BRITANNIQUE

— Enfin, poursuit un ancien major de gourkhas, il ne faudrait pas croire qu'il soit facile de franchir la frontière des Indes. Il y a quelques cols dans la haute montagne qui au nord, au nord-ouest et à l'ouest donnent aux Indes une défense naturelle aussi formidable que la ligne Maginot.

— Si on part de Simkiang, dit un ancien négociant de Delhi, on vient se heurter à la plus grande chaîne de l'Himalaya, les monts Karakorum, et à l'immense désert de sable de Takla Makan; les seuls êtres animés qu'on y rencontre sont des rats, et l'on n'a jamais su de quoi ils vivent.

(Suite à la page 3)

LE CONSEIL MUNICIPAL NE MANQUE PAS D'APPETIT!

Mais s'ensuit-il que la Législature soit tenue de satisfaire ce Gargantua? — Les "schemes" des taudis, du marché Bonsecours et de l'Aqueduc.

Si le Conseil municipal espère démontrer que c'est à la Législature et non à l'électorat de renouveler son mandat pendant la guerre, grâce à ses exploits, il se trompe étrangement. Ce n'est certes pas en ambitionnant de grossir la dette de Montréal, déjà énorme, disproportionnée même, qu'il démontrera la nécessité de maintenir ses membres actuels pour le plus grand bien de la cité.

Nous ne passerons pas en revue chacune des fins à laquelle est destiné cet argent. On consacra, si la Législature y consent, une somme de 6 millions à la construction de logements ouvriers. Est-ce pour faire opposition aux propriétaires actuels de semblables logements, qui paient de « grippe et de grappe » leurs taxes trop élevées, ou bien si c'est pour débarrasser certaines successions du bas de la ville de taudis que nous n'avons pas à exproprier, mais à condamner tout simplement à la démolition? Si ce projet si cher au « Devoir » était exécuté, nous serions bien surpris de voir cette législation mieux réussir que le fameux prêt agricole institué par M. Duplessis, vu qu'en vertu de nos moeurs politiques les bénéficiaires de telles faveurs sont surtout des favoris du pouvoir.

On parle de \$1,500,000 pour la construction du marché Bonsecours et d'un marché dans l'est. Le marché de l'est est un projet ancien qui devrait déjà être réalisé, de même que la réfection du vieux marché Bonsecours. Toutefois, dans ce \$1,500,000, quel montant va-t-on consacrer aux expropriations ruineuses chères au coeur de l'échevin Omer Côté? Depuis des années et des années qu'il est question de ces terrains dévalués couverts de vieilles bâtisses, la démonstration a été faite qu'il s'agit d'un scandale municipal, et ce n'est pas en pairant la construction du marché de l'est avec l'agrandissement du marché Bonsecours qu'on fera avaler au public cette pilule trop amère.

Il y a encore la prise d'eau de l'Aqueduc telle que préconisée par l'ingénieur Charles DesBaillets. Celui-ci en tient toujours pour la pose de tuyau en éventail, trois fois plus coûteuse qu'un système à tunnels, celui-ci soutenu par des ingénieurs aussi compétents que M. DesBaillets, mais moins dispendieux.

Bref, avant d'autoriser les divers item de l'emprunt demandé et surtout d'accorder sa garantie, le gouvernement provincial fera bien de les passer séparément au crible, sinon de les rejeter en bloc.

Les comptes seront payés

Sage politique de coopération entre le provincial et le fédéral. — L'ère du camouflage est terminée et la confiance renaît.



"On ferme... l'exposition"

A San-Francisco, faillite de \$5,000,000. — A New-York, déficit de l'ordre de \$30,000,000. — M. Grover Whalen "payé" pour être optimiste. — Nous faut-il une grande "foire" à Montréal?

Ceux qui chroniquement nous rebattent les oreilles avec cette antienne d'une exposition universelle à Montréal devant en rabattre de leurs prétentions après les deux calamiteux exemples que viennent de nous offrir nos voisins du sud, cependant passés maîtres en fait de bluff. Ces grandes "foires" finissent généralement par des désastres financiers.

L'exposition de San-Francisco s'est terminée par une liquidation judiciaire, la faillite étant de l'ordre de \$5,000,000, et celle de New-York fera de même l'an prochain, si elle n'est pas plus chanceuse que cette année. Elle a été visitée par 25 millions de personnes quand son organisateur, M. Grover Whalen, en prévoyait 60 millions.

On avait tout prévu, moins ce bouillon. Bien que des dispositions eussent même été prises pour un accouchement inopiné, aucune naissance n'a été enregistrée dans le domaine du World's Fair. Par contre, treize personnes ont été frappées de mort subite. Un Mexicain est venu à pied de Mexico pour visiter les exhibits, couvrant une distance de 3,300 milles. L'homme qui a visité l'exposition le plus grand nombre de fois se nomme August Lind et habite le Bronx. Il y est venu chaque jour depuis l'ouverture, sans aucune exception. Son record n'étant pas contesté, la direction lui a donné un billet numéro un, pour la réouverture, l'année prochaine.

M. Grover Whalen a réussi à convaincre le président Roosevelt qu'il fallait rouvrir en 1940, bien que l'on prévoie de fortes dépenses pour l'entretien durant l'hiver, car les constructions et bâtiments n'ont pas été conçus pour le froid. Ces deux "clous" de l'exposition, Périssphère et Trylone, vont être vaselinés. Les pavillons étrangers devront être chauffés. L'Allemagne et la Russie ont déjà fait savoir qu'elles ne maintiendront pas les leurs, lesquels seront démolis. D'autres nations exposeront ou n'exposeront pas, selon la tournure de la guerre, avec ses événements imprévisibles.

Grover Whalen continue à faire preuve du plus grand optimisme: — L'année prochaine, dit-il, nous aurons un grand nombre d'exposants sud-américains. Il est du reste payé pour être optimiste, son salaire étant de \$100,000 par année, le "povre"!

La barbe! La barbe!

Ce qui se passe à l'Hôpital de Bordeaux, "ci-devant asile pour les aliénés criminels."

Dans l'enceinte de la prison de Montréal, il existe une institution dénommée l'Hôpital de Bordeaux, "ci-devant asile pour les aliénés criminels". La plus étrange anomalie de cette institution est qu'une partie des détenus ne sont pas des aliénés, qu'une autre partie ne sont pas des criminels, et qu'une autre partie enfin, ne sont ni aliénés ni criminels.

Nous publierons dans notre prochain numéro une chronique fantastique sur cette institution, intitulée: "La barbe, la barbe!" Un ex-détenu y dépeint, en des termes très réalistes, la scène fantastique lorsque vient l'heure de la barbe collective. C'est une chose à lire!

Il était temps que des mains habiles et prudentes prissent charge des finances de notre province. Nous marchions vers un gâchis complet, vers une faillite assurée, et les récentes déclarations du Trésorier de la province, M. Mathewson, ne sont pas sans ouvrir les yeux à notre population.

Seize millions de comptes à payer! Seize millions de comptes dont le retard à être payé paralysait notre activité économique et industrielle. Fournisseurs et entrepreneurs tiraient la langue et étaient rendus à quia. Cette somme de près de \$16,000,000, on la devait aux contracteurs, aux fournisseurs du gouvernement, aux marchands et autres personnes, dit M. Mathewson. Nous pouvons facilement nous rendre compte des répercussions déterminées par ces dettes sur la vie économique de la province si l'on veut bien penser que les créanciers qui ne pouvaient pas obtenir d'être payés par le gouvernement se trouvaient eux-mêmes dans l'impossibilité de faire face à leurs propres obligations.

Dès qu'il fut assermenté comme Trésorier de la province, en même temps que ses collègues du cabinet Godbout, M. Mathewson commença à payer les dettes, selon les méthodes en usage dans les maisons d'affaires où l'on prélève un escompte de 2 p.c. sur les factures acquittées au comptant. Cet escompte ne s'applique pas, dit-il, aux comptes que le gouvernement doit aux institutions religieuses pour fins d'hospitalisation ou pour toute autre fin. A l'heure actuelle, le crédit de la province redevient aussi bon que celui de n'importe quelle autre province, ajoute-t-il, et avant que nous ayons fini notre tâche, ce crédit sera le meilleur dont un gouvernement puisse s'enorgueillir.

Les comptes en souffrance sont payés aussi vite que possible, comme question de fait aussi vite que nous pouvons faire des chèques, explique le Trésorier. Nous reconnaissons en entier les dettes du gouvernement d'Union Nationale, défaut aux élections générales du 25 octobre dernier, et nous les payons toutes. Nous étudions ce qu'il faut faire des engagements pris mais non établis légalement par nos prédécesseurs. Nous ne voulons pas jouer avec le crédit de la province.

M. Mathewson dit aussi que le nouveau gouvernement s'est appuyé sur le crédit du peuple de cette province pour les dispositions qu'il a prises afin de régler ces comptes. Les banques ont reconnu la valeur de ce crédit et nous ont avancé l'argent nécessaire sur des bons du Trésor à courts termes. La liquidation de la situation financière demandera des efforts considérables, conclut M. Mathewson, mais en dépit du fait que ces comptes ont été payés pendant des mois, nous réussissons à établir nos finances sur une base à la fois saine et solide.

Et non seulement le gouvernement libéral va acquitter tous les comptes dus, mais il va créer, entre le pouvoir fédéral et le pouvoir provincial, des relations d'affaires qui vont permettre de soulager le chômage, de jouer des avantages offerts par le gouvernement d'Ontario aux différentes provinces et permettre à la province de Québec d'avoir sa large part des octrois accordés. Le « Devoir », cette sainte feuille qui se targuait de jouir d'une indépendance implacable mais qui était voué, poings et pieds liés, aux intérêts de l'Union Nationale, qui retirait de la crèche provinciale de plantureux contrats, appelle cette politique de sage coopération du rasselage politique. Comme si toutes les autres provinces de la Confédération n'agissaient pas dans un même sentiment de coopération rationnelle et pratique avec le fédéral afin d'apporter le plus possible de secours à leur population. Les gars du « Devoir » ne savent plus maintenant sur quel pied danser et la défaite du 25 octobre les a plongés dans une morne consternation. Ils ont récolté ce qu'ils ont semé si hypocritement.

Du temps de l'administration de M. Duplessis, l'Union Nationale masquait derrière un camouflage de mots sonores une politique d'obstruction et d'hostilité qui visait à montrer le gouvernement fédéral sous un faux jour et à lui faire porter tout l'odieux de la situation née du chômage.

Fort heureusement, cette politique de tiraillement est finie et fait place, grâce au gouvernement Godbout, à une ligne de conduite inspirée par le désir de faire profiter la province de Québec de tous les subsides et de toute la collaboration du gouvernement fédéral.

TRAITRES SANS LE SAVOIR?

Sournoise campagne contre la participation à la guerre poursuivie par des gens qui devraient mieux savoir.

L'EPOUVANTAIL DE LA CONSCRIPTION

Bien que la conscription ne soit pas encore à l'ordre du jour, il est tout de même curieux d'entendre parler certaines gens comme si c'était un fait accompli, et nous ne serions nullement surpris que la prochaine campagne fédérale dans la division Saint-Jacques se fasse sur ce terrain brûlant, surtout lorsqu'il s'agit d'une candidature oppositionniste comme celle de ce « Popol » Bouchard, de Québec, qui à l'instar du « Popol » Gouin, de Montréal, a entrepris de sauver la race. L'autre jour, nous étions en tramway et nous avons pu constater que non seulement la conscription est en jeu, mais aussi que l'enrôlement volontaire a des ennemis irréductibles.

Nous passions devant le Champ de Mars lorsque deux jeunes gens instruits, à en croire du moins leur costume, se mirent à épiloguer sur les exercices militaires pratiqués en ce lieu. — « Voici notre armée », dit l'un. « Oui, notre armée », répartit l'autre. « De la belle chair à canon », continua le premier. « Oui, à condition qu'elle puisse traverser », ajouta le second. « Les mines pourraient bien la faire sauter en l'air de l'autre côté de l'eau », renchérit le premier. « A condition que les Allemands la laissent traverser et ne viennent pas installer leurs engins au large de la Gaspésie », avait l'air de souhaiter le second. D'après le ton des interlocuteurs, il semblait que leur plus ardent désir était que nos volontaires coulassent à pic afin de les punir de s'être enrôlés.

Dans « L'Action Paroissiale » de Saint-Ambroise, numéro de novembre, un Nicodème quelconque, sous le titre: Partie de pêche, trace ces lignes savoureuses: Une autre mauvaise partie de pêche, c'est l'enrôlement. Tu sous le proverbe: Les hommes sont comme les pommes; en tas, ils se gâtent. (Suite à la page 3)



Adrien Arcand, notre Pontifex Maximus. — Je n'ai qu'à changer de disques pour entendre tout à tour les voix de mon grand-Fouhrer Adolf Hitler; de mon ami Fritz Kuhn, le sous-Fouhrer américain; de mon collègue Henlein, le sous-Fouhrer des Sudètes, et de mon protecteur Duplessis, le sous-Fouhrer québécois. C'est pas Dieu possible que par tant de Fouhrers et d'esous-Fouhrers qui font entendre leurs voix à la Province ne se fasse pas "fouhrer"!



N'est-ce pas Mlle Idola Saint-Jean, grande féministe devant l'Éternel, qui déclarait un jour: "La femme mariée, dans le Québec, se trouve dans la position d'un enfant en tutelle". Une dame Guilbault, désireuse de faire interdire son mari, vient de s'en rendre compte par elle-même. Le Juge Forest lui a appris qu'une femme, sous dépendance maritale, qui veut "ester" en justice, doit obtenir l'autorisation de son seigneur et maître. Comme il n'y a pas d'apparence, dans la présente cause, que M. Guilbault consente bénévolement à se laisser mettre en interdit, cette dame devra changer sa procédure. Elle peut tout de même s'adresser à un juge, mais qu'elle n'oublie pas que nos magistrats sont pour la plupart anti-féministes et très peu disposés à humilier l'orgueil masculin.

Le maire Houde a une très curieuse façon de s'adresser aux électeurs. Parlant devant un club philanthropique, il commença par déclarer qu'il préconisait l'inflation et que, de toutes manières, le gouvernement fédéral, les gouvernements provinciaux et municipaux ne pourraient jamais s'acquitter des dettes énormes qu'ils ont contractées. Ensuite, il annonça que la Ville de Montréal a besoin de plusieurs millions et qu'elle s'adresserait aux électeurs afin de les obtenir. Si ceux-ci se laissent toucher par la grâce après avoir été si obligamment avertis, c'est qu'ils sont de véritables philanthropes et que Camille n'avait mieux choisi qu'un club philanthropique pour leur adresser son appel.

Concordia entend déclarer un surplus de \$260,000 pour la période écoulée entre le 1er mai et le 31 octobre, soit six mois. Elle s'était targuée d'un surplus à "pester" pendant six mois pour l'exercice précédent. Alors pourquoi tous ces emprunts dont on parle continuellement à l'hôtel-de-ville? Nous nous souvenons que sous une administration provinciale encore récente, les surplus se suivaient au rythme de \$4,000,000 par année. Lorsque M. Duplessis eut été débarqué du pouvoir, dans les circonstances que l'on sait, on découvrit qu'il avait augmenté la dette d'au moins \$200,000,000. Evidemment, la comptabilité est une chose aussi mystérieuse que les secrets des prêtres dans l'ancienne Égypte!

Ce dénommé Fritz Kuhn, qui vient d'être trouvé coupable, à New-York, de s'être approprié l'argent recueilli des naifs pour l'expansion du nazisme aux États-Unis, était reconnu comme le sous-Fouhrer canadien. Kuhn versait les fonds du Bund contre les maîtres d'une dame Camp (ne confondez pas avec Mein Kampf) qu'il appelait son "ange". Nous aimerions bien savoir ce que son simple montréalais a fait de l'argent recueilli des "poires" dans les assemblées érotiques qu'il tenait dans la métropole et au dehors. A-t-

il entendu lui aussi la voix d'un "ange"? La parole est à Adrien, notre Pontifex Maximus.

Une fois que M. Duplessis eût été hissé sur le pavois, en 1936, des biographes s'ingénierent à lui trouver de si extraordinaires titres de noblesse, que le Mauricien se figura qu'il descendait à tout le moins, par ligne directe ou indirecte, de Saint Louis, roi de France, celui qui rendait la justice sous un arbre. Malheureusement pour notre Procureur général, ce n'est pas cet abîm qu'il chercha dans l'exercice de ses fonctions. Jamais celles-ci ne furent aussi prostituées que par ce prodige. D'ailleurs, qui savait que le Mauricien s'appelait aussi Le Noblet avant son arrivée au pouvoir.

et qui a contemplant ce manoir ancestral célèbre par ses biographes? Pas les Trifurviens, ses concitoyens à coup sûr...

Si l'engance communiste est à peu près disparue du Québec, ou elle n'a jamais du reste beaucoup pris pied, on n'en saurait dire autant de la tourbe fasciste. Sous le régime duplessiste, celle-ci a en tous les encouragements qu'elle pouvait désirer, à tel point même que l'attitude gouvernementale flairait la trahison. Nous avons entendu parler de jeunes "essistes" qui ont installé chez eux des postes d'ondes courtes, au moyen desquelles ils peuvent correspondre d'un bout à l'autre de la province et même à l'étranger. Si un jour ou l'autre des mines allemandes sont placées quel-

Province de Québec

AVIS PUBLIC

Toute personne, société, corporation, institution ou municipalité ayant ou croyant avoir une réclamation contre la province de Québec pour marchandises vendues, services rendus, contrats, expropriations, octrois, salaires ou gages, ou pour toute autre cause se rattachant à la période antérieure au 9 novembre 1939, et qui n'a pas encore été transmise par écrit, est priée de transmettre telle réclamation à l'Auditeur de la province, Hôtel du Gouvernement, Québec, le ou avant lundi midi, le 11 décembre 1939.

Pour les réclamations qui ont déjà été produites par écrit, il ne sera pas nécessaire de se conformer au présent avis. Quant à celles qui n'ont pas encore été produites et qui seront reçues après le 11 décembre prochain, elles ne pourront être étudiées immédiatement et les intéressés s'exposeront à des ennuis dans le règlement de leurs comptes.

J.-ARTHUR MATHEWSON, Trésorier de la province.

C'est une drôle de guerre!

Dans la bouillasse où l'on patauge. — Les mines allemandes retournées contre leurs auteurs. — Les tours joués aux "fridolins". — Bonne humeur gauloise sous la pluie de balles. — Les sacrilèges qui ont bu le "vin de Monseigneur". — Drapeaux couverts de dates glorieuses.

C'est une drôle de guerre... Aut. L'écritain Roland Dorgelès, combattant de la Grande Guerre, auteur d'un livre fameux, « Les Croix de Bois », est retourné au front, mais cette fois comme correspondant d'un grand hebdomadaire parisien. « C'est une drôle de guerre », voilà le titre dont il a coiffé son premier reportage:

AU FRONT DE LORRAINE

Un vent mouillé affûte les visages; les hommes, pliés sous le barda, se fraient un passage dans la bourrasque, casque en avant, pareils à des halçeurs avec leurs dos qui pèinent.

S'ils allaient dans l'autre sens, l'étape serait moins longue mais ils montent en ligne pour la première fois, venant d'un village lorrain où ils ont joué à la vendange et cela semble dur, quand on n'a plus porté que la hotte, de reprendre au coup de sifflet le fusil-mitrailleur. Surtout par ce temps de chien. Depuis qu'ils sont partis, avant l'aube, la pluie n'a pas cessé. Une brume immobile, soudain secouée de rafales qui plaignent la capote contre les cuisseries et vous font patiner sur la chaussée lustrée.

—C'est encore loin? demande une voix dans le rang?
—Quoi, t'es pressé?

L'autre ne répond pas. Il remonte son sac d'un coup d'épaule que je connais bien, et rejoint sa solitude dans cette troupe en marche.

Pressé? Pas tellement, bien sûr... On était mieux sur le coté, avec des rires de filles plein la carriole, une bouteille de vin gris au casse-croûte et de la paille fraîche pour se coucher.

Est-ce à cela qu'ils songent, tous ces soldats muets dont je remonte la colonne? Je voudrais saisir un regard, comprendre un mot; mais la visière cache leurs yeux et les vent les bâillonne. Ce sont des inconnus, chacun avec son secret.

—Alors? Un peu ému? ai-je demandé à un grand maigre au nez rougi qui s'était arrêté pour renouer sa moollette.

Il m'a regardé d'un air étonné, comme s'il ne s'expliquait pas l'absurdité d'une telle question.

—Pourquoi ému? Il n'y a pas de raison...
Cela vaut parfois mieux de n'avoir pas de souvenirs... Hier soir, dans la grange où je les ai surpris, ils s'embrassaient en projetant des esclaves de gamins et la pensée d'aborder la frontière où l'ennemi les attend, tapi dans le brouillard, les hante certainement moins, ce matin, qu'elle ne m'obsède moi-même.

Tous ont le sentiment que ce n'est pas encore la guerre. La vraie guerre, la terrible, que leurs pères leur ont contée et dont ils ont lu les récits. Ils s'engagent dans celle-ci comme dans un jeu risqué de ruses et d'escarmouches, avec la conviction d'en revenir au complet.

—Bonne chance, mes petits gars...

En somme, tout irait bien, sans cette bouillasse où l'on patauge. Mais allez donc blaguer, quand l'eau ruisselle du casque et vous coule dans le cou. Ceux qui longent le fossé enfoncent jusqu'aux chevilles et les batteries qui redescendent des lignes, occupant la moitié de la route, les obligent sans cesse à se serrer. Ils ont aussi d'étranges silhouettes, ces pourvoyeurs gonflés d'orange sous la lourde pèlerine. Quand ils se dressent à l'avant de leurs prolonges, on dirait qu'ils battent des ailes, et ceux qui suivent à pied ressemblent à des bergers.

Dans les prés, partout, l'eau affleure, éclats de miroirs ternis. Le moindre ruisseau s'étale en marécage qui se ride sous le vent. Et ce n'est pas fini. Le ciel, à l'horizon, roulé d'autres nuages, toujours chargés de pluie.

—Un temps à ne pas mettre un char d'assaut dehors, plaisante l'artilleur qui nous conduit.

Il a raison, ce jeune officier,

de ne considérer que le bon côté des choses. Grâce à ce mauvais temps, pas de répit possible, et les Allemands ont mis des jours avant de se résoudre à jeter leurs divisions sur ces croupes boisées où les nôtres n'étaient plus.

—Dans notre secteur, nous n'avions laissé qu'une batterie volante qui n'arrêtait pas de faire du bruit, lâchant une rafale et filant vite plus loin. Ce qu'ils ont pu, en face, dépenser de munitions pour casser des branches, ils ne s'en doutent certainement pas.

Les fantassins aussi s'étaient retirés, ne laissant de loin en loin qu'un flot de surveillance chargé de battre la plaine le moment venu, et, malgré ce désert, l'avance du front n'arrêtait pas de faire du bruit, lâchant une rafale et filant vite plus loin. Ce qu'ils ont pu, en face, dépenser de munitions pour casser des branches, ils ne s'en doutent certainement pas.

—A malin, pas vrai, malin et demi. Ceux de votre génie aussi connaissent la musique...

Mon compagnon a seulement trois semaines de campagne, et déjà il se range parmi les vieux guerriers. Il me renseigne sur les nouveaux obus allemands et le temps qu'on a, selon le calibre, pour se planquer.

—Vous verrez ça. On s'y fait vite.
—Merci. Je n'ai pas tout oublié...

SIFLEMENT DES BALLEES

Comme nous atteignons un bas-fond où la rivière a débordé, la brume se fait plus épaisse et le régime s'écoule en fantômes. La pluie qui redouble tambourine sur les casques.

—Tant mieux, se félicite mon guide, optimiste, dont le manteau, depuis la veille, n'a pourtant pas eu le temps de sécher. Ils seront plus tranquilles pour gagner leurs emplacements.

Les tranchées, par ici, ne sont pas continues, puisqu'elles ne doivent servir que le temps du repli. Alors, nos fantassins doivent ouvrir l'œil.

—Ah! c'est une drôle de guerre, m'explique gaiement mon compagnon. C'est à qui essaiera de prendre les autres à revers. Une vraie partie de cache-cache. Tous les jours, des combats s'engagent, presque à bout portant. Ils sont tenaces aussi, les camarades en veste verte, et ils ne lâchent pas facilement pied. L'autre matin, près d'ici, ils sont parvenus jusqu'à un abri où tirait un fusil-mitrailleur et, par le créneau, le plus culotté a lancé une grenade à manche qui a éclaté dans l'abri. Il n'en tuera plus d'autres, c'est acquis. Mais le sergent du fusil-mitrailleur est aujourd'hui à l'hôpital, les mains déchiquetées, et ce n'est pas à celui-là qu'il faudra raconter que les fridolins ne sont pas tous pareils et que ceux à croix noire sont les seuls méchants. Il n'était peut-être pas nazi, le lanceur de grenades. Il était allemand. Cela revient au même quand il s'agit de tuer.

Heureusement, dans cet horrible jeu, on a aussi des revanches. Ainsi, un artilleur de liaison, ayant perdu sa route, s'est trouvé tout à coup, à la lisière d'un bois, en présence d'une patrouille qui battait les fourrés. S'il s'était enfilé, il ne serait pas allé loin. Mais au lieu de perdre la tête, il s'est jeté dans un fossé et comme les Allemands avançaient en tirant, il a riposté à coups de mousqueton. Lorsque les fantassins, alertés par la fusillade, sont arrivés à la rescousse, ils ont trouvé deux patrouilleurs couchés dans l'herbe, le même trou au front. C'est ce dernier détail qui a surtout frappé mon compagnon.

—Je lui ai dit, au petit bonhomme: « Quand on tire aussi bien, on ne reste pas artilleur. Tu as une place toute trouvée chez les buffins. ». Cela ne m'a pas empêché de le proposer pour une citation.

Ce qu'il n'ajoute pas, ce grand garçon timide à rougir, malgré son air de tout trancher, c'est qu'il a, le même jour, gagné éga-

lement sa croix de guerre en assurant le repli des derniers 75 sous les rafales de balles qui cinglaient le chemin.

—Bah! elles ne touchent pas toutes, s'excuse-t-il avec modestie. Seulement, quand elles vous sifflent aux oreilles, on voudrait bien partir.

Et il est resté...

PIEGES A C...

Je m'étais promis d'aller surprendre au repos un des régiments qui s'étaient battus en avant de la frontière et que j'avais vu revenir, harassés mais joyeux, par les chemins ravins du front, où des milliers de godillots creusent leur ornière; je n'ai pas attendu longtemps. Le jour même de leur arrivée au cantonnement, j'avais rejoint deux bataillons d'infanterie qui tenaient les lignes depuis le début du mois.

—Eh bien, ai-je demandé au premier soldat que j'ai rencontré, ça été dur?

—Non, pas trop, m'a-t-il répondu, de la malice au coin de l'œil. Je crois qu'on s'y fera...

—Foranferic? Pas du tout. Mais pour qui combat, la veille s'oublie vite. C'est le lendemain qui compte. Quinze jours de bon, profitons-en.

A peine étaient-ils installés que le village avait changé d'aspect. Plus de monde sur la place qu'au 14 juillet. L'église était soudain trop petite pour recevoir tant de paroissiens imprévus qui, en temps ordinaire, ne fréquentent l'office qu'aux mariages et aux enterrements. Les paysannes n'osaient plus approcher du lavoir, où des soldats bryant savonnaient leurs liguettes, les bêtes de la basse-cour cherchaient où se nichier, trouvant toutes les places prises, des soldats endormis jusque dans le râtelier. Quant au chien de la ferme, il n'avait jamais tant mangé et, baine graisseuse, la queue en trompette, il refusait de s'éloigner de la roulotte où le cuisinier lui apprenait à se mettre au garde-à-vous. Les tas de fumier seuls n'avaient pas changé, cet immuable fumier lorrain par quoi s'évaluent les fortunes et que des siècles de guerre ne parviendraient pas à racler.

Pour qui débarquerait de Nice, cette villégiature n'aurait rien de plaisant, mais quand on revient des lignes on est moins difficile. Les fantassins se croyaient en vacances. Même les Parisiens ne se plaignaient pas: c'est tout dire...

Une bouffée de mode et des frites, de la paille fraîche, pas trop de corvées, que souhaiter de plus? Peut-être boire un coup... Je l'offre de bon cœur à toute une section. Mais voilà le commandant qui semble chagriné.

—Pas la peine de leur donner des regrets. Avec tout l'or du monde ils ne trouveraient pas ici un verre de limonade à se payer. Il n'y a qu'un débit dans le village et les autres régiments ont eu vite fait de le mettre à sec.

Cela ne m'a pas empêché de sourire, au contraire.

—Permettez, commandant. J'ai été soldat comme eux et pour cette sorte de débrouillage j'ai maintes fois constaté que le dernier des bonhommes pouvait en remontrer à ses chefs.

Après quoi, m'adressant aux buffins qui m'entouraient déjà d'un cercle rigolard:

—Vous êtes sûrs qu'il n'y a rien à boire dans ce patelin?

Le renseignement a jailli de dix côtés à la fois:

—A la maison du bout ils viennent de recevoir de la bière, et la bistrote attend du vin.

J'ai souri de plus belle, pas fâché de mon effet:

—Vous voyez, commandant... Parbleu, un millier de paires d'yeux ne laisse rien échapper. Surtout quand il « fait soif ». Et un instant plus tard je les retrouve atablés, évoquant à grands cris leurs dernières patrouilles, lorsqu'ils rampaient par les layons, vers les villages ennemis, le doigt sur la gâchette, et écartant les herbes pour dévoiler les pièges. Ces fameuses mines allemandes qu'ils n'appellent plus — excusez-moi — que des « pièges à c... ».

Leur commandant, qui sait les manier, est un ancien de la dernière, comme la plupart des officiers de son grade, et je lui vois le même sourire qu'au plus jeune de ses gars.

—Je ne vous demande pas si ça été dur: vous me répondriez que non.

La moue débonnaire et les yeux baissés, il pèse ses mots.

—Dur, cela dépend... Quelques blessés... Très peu de morts... Un lieutenant que nous aimions tous et deux soldats... Naturellement, ça compte. Mais si on additionne, il y en a moins que des citations. Quatorze d'un coup, ce n'est pas mal pour un début.

Ces modestes clous de bronze ou d'argent, même ces quelques palmes, pour les plus braves ou les plus chanceux, ils les ont bien payés. Quinze jours à garder le contact, derrière des ouvrages improvisés qu'on devait abandonner sitôt que l'ennemi, trompé, dé-

CELEBRATION EN L'HONNEUR DE M^e FERNAND CHOQUETTE

Grand banquet aux huitres de 800 convives offert au nouveau député de Montmagny à l'Assemblée Législative. — Manifestation populaire à laquelle assistaient le Très Honorable Ernest Lapointe et autres personnalités politiques.

(Correspondance spéciale à "L'Autorité")

Montmagny, 4. — Fernand Choquette, votre nouveau député, c'est l'un des bons hommes, c'est l'un des jeunes gens de talent qui sont élus à l'Assemblée législative lors des élections du 25 octobre dernier. Nous avons confiance en Choquette, il fera son chemin, il saura aider au progrès qui va se faire dans la province d'ici quelques années.

Tel est l'hommage que le Très Honorable Ernest Lapointe, C.R., ministre de la Justice dans le gouvernement canadien, apportait au nouveau député de Montmagny, M. Fernand Choquette, C.R., fils de l'hon. Juge et ex-sénateur P.-A. Choquette, — qui pendant 20 ans représenta ce comté —, samedi soir, à Montmagny, au cours d'un banquet aux huitres qui était offert à ce dernier par l'Association libérale de Montmagny. Le ministre de la Justice, le député de Montmagny, et l'hon. Wilfrid Hamel, représentant du gouvernement Goudbout à cette fête, ont été l'objet de longues ovations de la part des 800 personnes qui assistaient au banquet.

Un vrai triomphe

La fête organisée par un comité spécial de l'Association libérale de Montmagny, a remporté un brillant succès. Il convient d'en féliciter les membres du comité et particulièrement M. J.-A. Portier, âme dirigeante de l'organisation de la fête.

Un vieillard de 99 ans, M. José Bernatchez, de Montmagny, libéral de toujours, a tenu à assister à cette fête offerte au nouveau député de Montmagny fit les frais de la pûte du comté, l'hon. Juge P.-A. Choquette. L'arrivée dans la salle de M. Fernand Choquette a été marquée d'une longue ovation. Porté en triomphe par deux de ses fidèles supporters, le nouveau député a été conduit à la table d'honneur. Une semblable ovation devait accueillir un peu plus tard dans la soirée, le Très Honorable Ernest Lapointe qui déclarait au cours de son discours, n'avoir jamais été témoin d'un tel enthousiasme. Durant le banquet, qui eut lieu dans une vaste salle gracieusement prêtée par M. Henri Boulet, industriel, la fanfare de Montmagny fit le défilé de la musique. La salle magnifiquement décorée, offrait un charmant coup d'œil. Des haut-parleurs permettaient à tous les auditeurs d'entendre facilement les nombreux discours qui ont été prononcés.

A l'issue du banquet, M. J.-A. Portier, président de la fête, a ouvert la série de discours en prononçant une brève allocution au cours de laquelle il a rappelé que la démonstration avait été organisée à la demande de tous les citoyens du comté. Il a ensuite fait l'éloge de la famille Choquette et il a souhaité la plus cordiale bienvenue à tous les invités d'honneur, particulièrement au Très Hon. Ernest Lapointe.

Le député de Montmagny-L'Islet à la Chambre des Communes, M. Fernand Fafard, est ensuite invité à présenter le ministre de la Justice (suite à la page 4)

LA DECOLLATION DE M. DUPLESSIS

(Suite de la page 4)

Hitler? Semblable déclaration dans un grand journal anglais, quand bien même il ne l'eût pas faite, aurait dû le remplir d'aise. Pourquoi insulter le noble vicomte en le traitant de menteur? Etait-ce la crainte d'encourir par trop de loyalisme le déplaisir d'Adrien Arcand, le sous-Fouquier, le Fritz Kuhn, le Heimlein du Québec? La feuille d'Arcand, "L'Illustration Nouvelle", pérorait depuis que M. Duplessis ne dispose plus des anciennes sources d'alimentation. On prête au Mauricien l'intention d'en prendre le contrôle afin de s'assurer un organe personnel. En se faisant il jouerait un sale tour à ceux qui veulent le botter dehors.

Car il pourrait fort bien oublier sa promesse de se retirer après la prochaine session comme il a oublié tous les articles de ce catéchisme "national" préparé à sa demande par M. Louis Francoeur qui, en sa qualité d'ancien "bénédictin", était parfaitement qualifié à préparer ce petit manuel politico-religieux.

LA VRAIE PENSEE DU CARDINAL

Il était facile de prévoir que les prohibitionnistes profiteraient de la présente guerre, comme ils ont abusé de l'ancienne, pour revenir à la charge avec leur dada. Cela n'a pas manqué. Dans le Nouveau-Brunswick, l'Ontario, ils se sont déjà adressés, sans succès du reste, à leurs gouvernants. A les entendre, la guerre finirait beaucoup plus tôt en faveur des Alliés, si la prohibition triomphait. Pourquoi ne s'adressent-ils pas d'abord aux principales nations bellicérantes, la Grande-Bretagne et la France?

Parlant ces jours derniers à une exposition anti-alcoolique tenue dans la ville de Québec, S. E. le cardinal Villeneuve n'a eu garde de se prononcer en faveur de la prohibition, mais d'une sage tempérance. Néanmoins, il semble qu'il ait beaucoup profité de la circonstance pour dénoncer le communisme et l'athéisme, ce qui a produit une peu de confusion dans les esprits, certains journaux et leurs lecteurs rapprochant ces deux néfastes doctrines des inflessibles tavernes et des orthodoxes magasins de la Commission des Liquteurs.

En quoi la prohibition pourrait-elle nous sauver du communisme, puisque ce n'est pas avec la vodka que les Soviets entendent propager leur doctrine, mais par la force des armes? Si nous avons bonne mémoire, le premier geste de Lénine fut d'interdire l'usage de cette liqueur en Russie, et cela n'a pas empêché, que nous sachions, la conquête du pays par les Soviets.

Donc, ce n'est pas au régime de tempérance de bon aloi dont nous jouissons dans le Québec que s'adressent ces paroles du cardinal: "L'action catholique n'a pas d'autre but que de lever les forces chrétiennes contre les forces du mal." ROBUR.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Nancy Patricia Lytle Rowat, de la cité de Lachine, comté d'Hochelega, Province de Québec, épouse de John Pozer Rowat, de la cité de Westmount, s'adressera au parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, John Pozer Rowat, Notaire, de la dite cité de Westmount, pour cause d'adultère.

Montreal, Novembre 9, 1939.
GORDON M. WEBSTER, Procureur du requérant, 507 Place d'Armes, MONTREAL.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Filomena Greco, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, Antonio Sauro, cultivateur, demeurant autrefois dans la Cité et le district de Montréal, province de Québec, et maintenant de lieux inconnus, pour cause d'adultère et de désertion.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 16ième jour de novembre, 1939.
LYON JACOBS, C.R., Procureur du requérant.

Le Canada peut, d'après les banquiers, soutenir l'effort actuel

Huntly Drummond, le président, dit que le Canada est uni dans l'épreuve du moment—Il anticipe des progrès dans plusieurs compartiments — Les prix doivent être maintenus peu élevés pour mitiger le processus de la déflation.

Les gérants généraux disent que la Banque est en mesure de faire face à la situation—Chiffres record de l'actif et des dépôts—Augmentation de \$30,000,000 dans les prêts cette année.

Tout en appuyant sur la gravité de la situation mondiale actuelle par rapport au Canada, Huntly R. Drummond, président de la Banque de Montréal, lors de la 122ème assemblée annuelle des actionnaires, a déclaré qu'il avait foi dans l'unité nationale. Il croit, par ailleurs, que le Canada est en mesure de sortir indemne des tempêtes qui peuvent l'assailir.

"Nous sommes un pays uni dans notre effort de guerre. Il ne nous reste plus qu'à faire converger nos efforts vers une conclusion heureuse du conflit tout en ne négligeant pas nos propres affaires afin qu'après la guerre, dans la période de réajustement, nous puissions avoir le moins d'inflation possible, des dettes pas trop élevées et un moral intact.

A la même assemblée M. Jackson Dods, en son nom personnel et en celui du gérant adjoint, G. W. Spinney a aussi parlé. Il a présenté le rapport financier qui contient des chiffres sans précédent jusqu'ici dans l'histoire de cette institution.

Actif de plus d'un billion

L'actif a dépassé le billion de dollars mais plusieurs autres postes du bilan font voir des plus-values appréciables sur l'année précédente. Non seulement l'actif a atteint un chiffre record mais aussi les dépôts qui se totalisent à \$914,000,000, le plus haut niveau jamais atteint par la banque.

Les gérants généraux ont aussi fait allusion à une augmentation de près de \$30,000,000 des prêts courants et escomptes qui sont maintenant à \$230,000,000. On a fait ressortir le fait cependant qu'il y a dix ans le chiffre des prêts était beaucoup plus élevé. La diminution notée dans cet intervalle est due au fait que les demandes de crédit sont beaucoup plus limitées. Cela a naturellement forcé la banque à augmenter le montant des obligations de gouvernement et autres titres de tout repos que elle détient en portefeuille.

A la fin de ses commentaires relativement à la situation financière de la banque, le président a fait allusion à la fausse conception populaire par rapport aux recettes.

« Quelques fois on entend des critiques à propos des profits des banques, ce qui est dû, sans doute, à l'importance de nos institutions. Cependant vous pouvez constater, en jetant un regard sur le rapport qui vous est soumis, que sur un actif moyen de \$907,000,000 au cours de l'exercice fiscal, les recettes de la Banque ont été de \$3,462,000. En d'autres termes, sur chaque \$100 d'actif les recettes ont été de 38 cents ».

Pour ce qui est des conditions des affaires au Canada, M. Drummond note qu'un facteur d'importance, dans les circonstances où nous nous trouvons, est le fait que le Canada, au moment où il est entré dans une période de guerre, dispose d'une des meilleures récoltes de son histoire. "Ceci, dit-il, est vrai de pratiquement toutes les parties du Dominion mais plus spécialement des provinces prairies où, contrairement aux dernières années, la récolte du blé est particulièrement abondante et d'une qualité exceptionnelle. Il suit donc que le Canada a de forts approvisionnement de denrées, dont les Alliés et les pays neutres auront besoin. Le pouvoir d'achat des agriculteurs ne pourra qu'augmenter ce qui aura aussi pour effet d'aider les affaires du pays en général.

De plus, par suite de la guerre, nous avons plusieurs industries qui bénéficieront directement de commandes de matériel de guerre. Notons aussi que le Canada, comme tout l'Empire, sera le centre d'embarquement pour tous les aviateurs de l'Empire britannique.

"Il semble donc que du point de vue matériel on a raison de croire que le Canada est en meilleure posture que la plupart des autres pays pour faire face aux conséquences inévitables de la guerre. Notons de plus, sous ce rapport, la sagacité et la clairvoyance de l'Angleterre qui a pris les mesures nécessaires pour s'assurer un approvisionnement continu de denrées à des prix normaux."

"Si le rôle du Canada dans la guerre doit consister principalement à être une source d'approvisionnement pour la Grande-Bretagne, nous devons voir à ce qu'il n'y ait pas de profits excessifs. Nous devons avoir pour but de demander des prix équitables pour le blé et autres produits de la ferme et des prix équitables aussi pour les produits manufacturés.

Le gouvernement, sous ce rapport, aura le plein support du monde des affaires et du monde ouvrier, afin d'éviter ce cercle vicieux dans lequel nous nous sommes trouvés au cours de la dernière guerre alors que le coût de la vie et les gages ne firent qu'augmenter l'un après les autres.

"En maintenant les prix aussi bas que possible, nous aiderons à soutenir l'activité de notre commerce domestique et après la guerre, cette politique aura pour effet de mitiger, en quelque sorte, l'opération tou-

jours douloureuse de la déflation des prix et des gages, opération qui est la conséquence inévitable d'une hausse exagérée".

Contrôle gouvernemental

M. Drummond a fait allusion aux mesures prises par le gouvernement pour la stabilisation des approvisionnements et des prix, de même que pour assurer la "poursuite effective de la guerre". Bien qu'il admette la nécessité de ces mesures, et après avoir déclaré que toutes les institutions d'affaires, y compris la banque qu'il dirige, ont accordé toute leur coopération au gouvernement, il a clairement déclaré que ces mesures étaient un obstacle à l'expansion des affaires. Dès que les conditions qui les ont fait naître seront choses du passé, ces mesures, dit-il, devraient aussi disparaître.

Relativement aux taxes et à la finance publique, le président conseille, en autant que la chose est possible, la pratique de "paiement au comptant".

"Mais c'est en réduisant nos dépenses non-essentielles que notre gouvernement peut donner le meilleur exemple aux Canadiens. Les besoins particuliers ne doivent plus avoir la première place et notre problème ferroviaire, avec la centaine de millions de dollars qu'il représente pour le pays chaque année, ne doit pas être laissé sans solution".

"Lors de la dernière guerre, dit-il, le Canada s'est, en quelque sorte, révélé à lui-même et a atteint sa maturité. Depuis nous avons connu bien des vicissitudes qui ont donné lieu, à certaines époques, à des divisions qui nous faisaient oublier l'intérêt national. Le courant est maintenant en sens contraire et nous pouvons montrer à l'univers un front uni.

Deux événements, dit-il, ont contribué à cimenter cette unité nationale: la visite de Leurs Majestés qui ont reçu un accueil aussi cordial de la population française et les résultats de l'élection dans la province de Québec en octobre dernier.

Discours du gérant général

Dans ses remarques, M. Dods a traité longuement de la question des prêts et des placements. Il a dit, entre autres: "On prétend souvent que les banques n'aiment pas à risquer leur argent dans les affaires et qu'elles préfèrent de beaucoup choisir le moyen plus facile d'acheter des titres mobiliers, et on cite, comme exemple, le chiffre des placements de banques à charte.

"Rien n'est plus éloigné de la vérité. Il va sans dire que le passif représenté par les dépôts nous oblige à avoir un pourcentage adéquat de titres de premier rang comme réserve supplémentaire mais, nous préférons toujours, dans toutes les circonstances, utiliser les fonds que nous avons sur des prêts bien garantis afin d'aider au développement de l'industrie et du commerce. C'est d'ailleurs exactement pour cette fin que notre organisation a été constituée avec ses succursales s'étendant dans tout le pays. Il nous ferait grandement plaisir de pouvoir, dans l'intérêt du pays et pour notre propre bénéfice utiliser le plus possible toutes nos facilités.

"Malheureusement, bien que nous soyons anxieux de prêter nos fonds à des gens ayant de bonnes garanties à offrir, cela ne veut pas dire que ces gens vont nous demander des emprunts. Par suite de cet état de choses nous avons été forcés de trouver ailleurs des emplois pour nos fonds disponibles. D'autre part la Banque ne peut, pour remédier à cette situation, se départir de sa politique de prudence ordinaire car elle a de graves obligations envers ses déposants".

Industrie et commerce

Traitant brièvement de la question de l'industrie et des affaires, le gérant général a rappelé que les provinces prairies avaient cette année une récolte de blé très élevée. Il a parlé de la reprise d'activité économique et de l'augmentation des recettes ferroviaires qui, à la fin d'octobre, étaient de \$19,000,000 supérieures à celles de 1938. Il a cité des chiffres prouvant que la population des métaux usuels, de même que celle de l'or, avait été plus élevée cette année que l'an dernier, et il a cité des faits pour établir que les perspectives d'avenir de l'industrie du papier et de la pâte à papier étaient plus brillantes cette année.

M. Dods termine sur une note optimiste en disant que le Canada a progressé vers sa destinée depuis la déclaration de guerre de 1914. "Sa contribution, en fait de blé, de minéraux et de produits manufacturés, pour la cause du droit dans cette guerre excédera de beaucoup celle de la dernière guerre. Tout indique aussi que dans chaque province du Dominion sa contribution en hommes sera considérable et de cette qualité d'hommes qui, dans la dernière guerre, a jeté tant de gloire sur notre pays".

VICKERS'
LONDON DRY
GIN
ETABLIS EN 1750
25 oz. \$2.55 40 oz. \$3.85
Distillé et embouteillé par Distillers Corporation Limited, Montreal, N.B.

PLEURS ET JOIES A LACHINE

(suite de la page 4)

été désigné par l'administration «duplessiste». Il s'efforçait de rendre justice à tout le monde. Les entrepreneurs d'origine italienne étaient devenus fort impopulaires en ces derniers temps, grâce à ce Vincenzo Francheschini, dont les démêlés avec la population du comté de Terrebonne, au cours de la construction de la route des Laurentides, sont encore dans toutes les mémoires. On reprochait spécialement à M. Francheschini d'importer trop d'Italiens de Toronto, où se trouve son bureau principal. Rien de tel avec M. de Vitto, depuis longtemps fixé (sa carrière de pierre du moins) dans le comté de Jacques-Cartier et familier avec la population. L'hon. T.-D. Bouchard l'a même félicité après une rapide inspection.

Quand des soumissions seront-elles demandées? C'est le secret du nouveau ministre de la Voirie. Comme celui-ci est expéditif en affaires, on peut être sûr que les délais seront abrégés le plus possible.

L'AVANTAGE DE M. LEDUC

Le résultat des élections municipales n'a surpris que ceux qui misent toujours sur les mauvais chevaux. La majorité de 815 voix obtenue par M. Edgar Leduc sur son adversaire l'ex-maire Fyon était dans l'ordre. M. Leduc bénéficiait de l'appui du Dr Kirkland et M. Fyon passant à tort ou à raison pour avoir l'appui secret de M. Carignan. Le vote peu considérable de 60 pour 100 des électeurs inscrits est dû au fait que les polls ayant été concentrés pour la première fois à l'hôtel de ville, dans un but d'économie, plusieurs électeurs éloignés jugèrent bon de s'abstenir.

L'avantage de M. Leduc résidait pour beaucoup dans la part qu'il prit à l'organisation de l'élection du Kr Kirkland. Le correspondant de «L'Autorité» à Lachine se félicite particulièrement d'avoir recommandé le choix de M. Leduc au nouveau député de Jacques-Cartier comme l'un des organisateurs de sa campagne. Il est sûr que le maire s'en souviendra tout le premier.

Les échevins Louis Gaston et Thomas Massie ont aussi été réélus par de substantielles majorités. Donc, à part la mairie, aucun changement dans notre administration municipale.

PRESIDENT D'UN CLUB RIGOLO

La réélection de son père à l'échevinage ne nous empêche pas d'avoir dans la personne de M. Louis-Joseph Gaston, président du club conservateur Manion, un personnage très drôlatique. On vient de lire dans les journaux, en effet, que M. Louis-Joseph Gaston, en tant que président du club Manion, n'appuierait à l'élection du 18 décembre dans Jacques-Cartier que le candidat libéral officiel. Un candidat rouge indépendant, même un candidat conservateur, ne saurait compter sur son appui. Quelle est au juste l'influence du club pour rive Manion? Ça, c'est une autre affaire.

Le violent intérêt qu'il porte à la poursuite d'une guerre victorieuse serait, paraît-il, le principal motif de M. Louis-Joseph Gaston à n'appuyer qu'un candidat libéral 100 pour 100. Pourquoi cet ardent patriote ne prend-il lui-même un fusil? Il est en âge et en condition physique d'accomplir des exploits comparables à ceux de son père, l'échevin Gaston, pendant la Grande Guerre, bien que ces exploits n'aient apparemment pas été reconnus, puisque M. Gaston senior ne porte pas la moindre médaille. Est-ce que le patriotisme soudain de «Louis-Joseph» ne tirerait pas plutôt son origine de son ardent désir de plaire aux libéraux, afin de conserver à son frère la position que celui-ci occupe au pont Honoré-Mercier? Nous ne dirons pas: quelle «gastonade!» mais: quelle «gastonade!»

ALEXANDRE.

LE CHANCELIER SCHUSSCHNIGG

(suite de la page 4)

1935, il se voit nommer chancelier. En même temps, il est ministre des Affaires étrangères, ministre de l'Éducation nationale et ministre de la Guerre...

Ensuite... Nul n'a oublié... C'est l'annexion de l'Autriche par le Reich, la ruée allemande... De sa demeure devenue prison, il assiste à l'envahissement de la ville, les poings crispés et les yeux noyés de larmes... Il est mis en accusation pour «crime contre la race allemande», et cent cinquante hommes des sections spéciales viennent monter la garde autour de lui «pour le protéger de l'amour de son peuple»...

Ce qu'a fait Schusschnigg est grand. Face à Hitler, il n'a pas rompu d'une ligne, sauf lorsque le fer l'y contraignit... Sur le Ring, les nazis de Vienne tendaient ironiquement la main au passant, disant:

— C'est pour le monument funéraire du chancelier... Lui, il souriait, sachant qu'il serait probablement vaincu, mais sachant aussi que la victoire finale ne pourrait lui échapper... Ce n'est pas sur une réussite de politicien qu'il a mis son enjeu, c'est sur l'âme d'un peuple. Jamais il ne fut de ceux qui exploitent le pouvoir. Mais toujours, il demeura un exemple pour ceux qui s'honorent de l'exercer...

LE FURET.

«Trois Femmes, trois amours, dans «Trois Valses»



La deuxième des «Trois Valses», dont l'action évolue à travers trois époques, se situe en 1900. Voici Yvonne Printemps et Pierre Fresnay dans une scène de ce délicieux film musical adapté de la célèbre opérette d'Oscar Strauss. La sortie de ce film est attendue pour le début de la prochaine année.

A QUAND L'ALLIANCE GERMANO-RUSSE ?

(suite de la page 1)

—Vous oubliez la route la plus directe, fit l'ancien député, celle qui traverserait l'Iran, c'est-à-dire la Perse. —Il faudrait d'abord la permission du shah de Perse, dit le major, et puis savez-vous combien il y a de kilomètres de Tiflis à Belouchistan? Près de 2,800 à travers de hauts plateaux désertiques.

—En somme, fit l'ancien parlementaire, quand on nous menace d'invasion vers les Indes, c'est du bluff? —Exactement, fit le choeur des coloniaux, et ne vous en faites pas pour l'Empire...

Il y eut un silence, les verres se remplirent de whisky et se vidèrent presque instantanément.

L'éloge du sang-froid britannique n'est plus à faire. C'est dans l'un des clubs ultra-chics de Pall Mall que des sociétaires finirent un jour par appeler un laquais et lui dirent, en montrant un vieux monsieur figé sur son fauteuil:

—Enlevez donc le colonel, il est mort depuis trois jours. UN CONFLIT DE CINQ ANNEES?

Seulement, le sang-froid de clubmen, si distingués soient-ils, ne suffit pas à gagner une guerre. Pour cela il faut des hommes, encore des hommes, toujours des hommes. Albion vient d'en appeler 300,000 à l'entraînement, ce qui avec les 200,000 qu'elle a déjà en France et 1,000,000 sur le sol natal—sans parler des troupes coloniales—lui constituera une armée de 1,500,000 en Europe seulement, armée qu'elle devra porter à 4,000,000 si elle veut fournir un effort comparable à celui de la France, comme elle l'a promis. Vingt nations seront probablement en guerre avant un an.

Nous voyons par là dans quel conflit gigantesque, nous Canadiens, sommes engagés. Néanmoins, il ne faudrait pas dépasser la mesure de nos disponibilités en hommes et en argent, en argent surtout. Parler dès maintenant d'envoyer 500,000 hommes de l'autre côté de l'Atlantique sans qu'il en coûte un sou à d'autres que nous, c'est exagérer. Songeons que le prochain budget fédéral, allant jusqu'à la fin de mars 1940, dépassera \$800,000,000, de \$500,000,000 qu'il eût été sans la guerre. Une prospérité factice accompagnera sans doute l'organisation préliminaire de la défense nationale. Mais supposons que le conflit dure cinq années, comme des gens avertis le prédisent, pouvons-nous nous exposer d'ici là à mourir de faim?

Gilbert LARUE.

Théâtre... Sport...

MICHELE MORGAN

Le jour où Simone R... pardon: Michèle Morgan, vint annoncer à sa mère qu'elle allait faire ses débuts au cinéma comme vedette, il y eut un torrent de larmes de joie. Grand-mère, elle aussi, pleura avec abondance. L'histoire ne dit pas quelle fut la réaction à retardement du papa, absent de Paris. C'est dommage, car c'est lui qui avait vu avec les moins d'enthousiasme, sa fille s'égarer dans les sentiers artistiques. Ne lui répétait-il pas:

— Tu ferais mieux de te marier! Lorsqu'elle songe à cette scène d'émotion familiale, Michèle Morgan ne peut s'empêcher de manifester quelque gêne: — Elles ont été si gentilles! Mais je me serais bien fourrée sous la table!

Elle a dix-huit ans C'est beaucoup pour une jeune fille et insuffisant pour une femme.

Et déjà trois films: «Gribouille», «Orange», «La Dame de Coeur» (à être présenté bientôt).

La jeune fille n'en croit pas ses yeux. La femme n'en croit pas son coeur. Tout cela s'est fait si vite, si aisément. Comme dans une légende, comme dans un rêve.

Il lui a suffi de se laisser guider par son instinct. Quel chemin parcouru depuis le jour où elle figurait dans «Le Miroir». Moguy se souvient-il de cette fillette timide qui ne fut même pas gratifiée d'un gros plan. Bah! On ne déçoit pas une vedette tous les jours!



Michèle Morgan vient de s'affirmer une interprète de première force aux côtés de Charles Boyer dans «Orange». Elle sera l'héroïne de plusieurs films importants au cours de la présente saison. Elle est la partenaire de Jean Gabin dans «Le Réveil de Corail» et dans «Quel des Brumes». Nous la verrons aussi dans «La Dame de Coeur» et «La Loi du Nord».

Quand elle avoue être née à Neully, on est un peu déçu. Aucun conte de fées ne se déroule à Neully. Pourtant Neu-Neu est un cadre étonnant. Celui de la fête populaire où la foule rit simplement. Celui d'habitations bourgeoises, de villas princières où se cachent toutes les Mata-Hari!

Elle a un visage de gamine. Elle est frêle. A peine maquillée, mais la trace fine des lèvres rouge-cyclamen. La chevelure folle. Elle paraît toujours flotter dans ses manières. Rien de tout cela ne saurait complaire. On ne s'arrête qu'à ses yeux, ses yeux étranges, vert de gris. Elle a le regard de personne. Ni d'une femme, ni d'un fauve. C'est un regard irréel. Non, il n'est ni vert, ni bleu, ni gris. Il est pâle, couleur de rien, couleur de rêve. Il prend la couleur de ses pensées. Il s'accroche à vous, pèse sur votre esprit, épie vos paroles, vos gestes.

On ne peut plus s'en débarrasser. Il est fascinant; comme le regard des fantômes, de cauchemar. Et soudain, parce qu'on a prononcé une parole qui la surprend, parce qu'elle a confié elle-même un de ses petits secrets, cette gamine rougit jusqu'aux oreilles.

Ce film aborde en épisodes passionnants et pathétiques. «20,000 Men A Year» est le titre du film présenté cette semaine au théâtre Princess. Il rappelle les efforts des autorités américaines pour promouvoir l'entraînement d'aviateurs civils dans les collèges et les universités et favoriser ainsi les progrès de l'aviation en Amérique.

Dans ce film qu'interprètent Lou Breslow et Owen Francis, la scène se passe dans un petit aérodrome de Californie choisi pour y entraîner les étudiants. Randolph Scott joue le rôle d'un instructeur et Preston Foster est un officier du C. A. A. Quant à Margaret Lindsay elle joue le rôle de la soeur d'un étudiant, elle n'a aucune pratique de l'aviation jusqu'au jour où elle tombe amoureuse d'un de ces étudiants.

Ce film aborde en épisodes passionnants et pathétiques. «20,000 Men A Year» est le titre du film présenté cette semaine au théâtre Princess. Il rappelle les efforts des autorités américaines pour promouvoir l'entraînement d'aviateurs civils dans les collèges et les universités et favoriser ainsi les progrès de l'aviation en Amérique.

ST. DENIS

Advertisement for St. Denis cinema featuring 'ROMANCE' with 'LA MARCHÉ DU MALTAIS' and 'ADIEU VIENNE'.

CINÉMA de PARIS

Advertisement for Paris cinema featuring 'AUMONT et JANY MOLT' with 'LE PARADIS DE SATAN' and 'GENEVIEVE CALLIN'.

Deuxième semaine

Au Forum

Yvon Robert, malgré la lutte acharnée de Thesz, s'est montré nettement supérieur à son adversaire. — Lutte à reprendre.

Le combat de lutte le plus sensationnel que l'on ait encore vu au Forum a été disputé hier soir entre le champion Yvon Robert et Lou Thesz, sans contredit le plus formidable aspirant qui ait encore fait face au Canadien français. Cette rencontre s'est terminée par un verdict de «No Contest» rendu par le président de la Commission Athlétique que Dan Murray, l'arbitre en charge de la rencontre principale eut été mis hors de combat.

Cette rencontre a fourni durant tout près d'une demi-heure une attraction ordinaire de lutte, alors que les chances furent pratiquement égales entre les deux adversaires, mais durant les deux dernières minutes du match, on assista à plus de sensations qu'on n'en avait encore vues à un combat de lutte depuis maintes années.

Dan Murray fut mis hors de combat, et durant quelque temps, on craignit qu'il serait nécessaire de le conduire à l'hôpital. En tentant de porter une savate à son adversaire, Lou Thesz manqua son but lorsque Robert se replia sur lui-même et atteignit l'arbitre Dan Murray, qui fut projeté dans les câbles avec une force terrible. Murray demeura suspendu au câble inférieur jusqu'à ce qu'il soit tiré de cette position par des spectateurs et des placiers, et finalement entraîné hors de l'arène et reconduit à sa chambre, où il demeura inconscient pendant au moins une demi-heure. Lorsqu'il reprit conscience, il souffrait d'une épaule et on craignait fracture de la clavicule, mais le docteur Ménard, de la Commission Athlétique, qui l'examina, déclara qu'il ne s'agissait que de contusions et que Murray avec de bons massages ne s'en tirerait pas trop mal.

Durant ce temps-là, les deux adversaires bataillèrent mais les chances n'étaient plus égales. Robert fortement secoué par des coups précédents de Thesz fut lancé dans tous les coins de l'arène.

A un certain moment, il se trouvait près des câbles et des spectateurs, réalisant que la cloche sonnait depuis plusieurs minutes pour annoncer la fin du match, le traîneront hors de l'arène, mais trop courageux, Robert refusa d'accepter une telle fin. Il se couva trop qu'il était porté à son secours, et remonta dans l'arène. Il avait cependant trop présumé de ses forces et Thesz se remit à le frapper de savates qui envoyaient culbuter Robert à chaque reprise sans que ce dernier ait la moindre défense contre ces coups.

Pat Kelly parvint finalement à se frayer un chemin parmi la foule qui se pressait près de l'arène et sauta dans le ring. Il s'approcha de Thesz et parvint finalement à lui faire réaliser que tout ceci était peine perdue, car l'arbitre se trouvait à ce moment dans sa chambre et que le match était par conséquent nul.

Le scénario d'«Orange» avec Charles Boyer

On lira avec intérêt le scénario du film «Orange», qui a pour vedettes Charles Boyer, Michèle Morgan, Lisette Lanvin et Jean-Louis Barrault.

André Pascaud, ingénieur en chef d'une compagnie de constructions navales, vit près de Marseille, absorbé par son travail, en sa femme Gisèle et Gilbert, son jeune frère encore étudiant. Mécontent de certaines instructions de son Conseil d'administration, André décide d'aller pour 24 heures à Paris.

Avant son départ, Gilbert, avoué qui est amoureux de Françoise, étonné comme lui, et dont le silence rend malheureux. Il supplie André d'aller la voir.

A Paris, ses affaires terminées, André se rend chez Françoise, répond qu'elle n'aime pas Gilbert, c'est un bon copain, voilà tout — André insiste: «Gilbert va faire une bêtise. Venez le retrouver, je vous en prie». Pour la première fois, cet homme grave, énergique et voué au travail, sent passer en lui un vent de désordre.

Le train repart sans André Pascaud. Gisèle inquiète, est rentrée à Paris avec Gilbert qui a déjà oublié Françoise pour d'autres joies.

André ramène Françoise à son hôtel. Surpris de trouver Gisèle à Paris, André ne lui avoue rien et le soir même il retourne chez Françoise.

Un personnage au visage tourmenté l'y attend. Lui aussi aime Françoise. Il a vécu deux ans au Soudan pour gagner de l'argent pour elle. Il est revenu pour l'épouser. Après une explication violente, André s'enfuit.

Il va faire avec Gisèle un long voyage d'oubli, mais ni le charme de Salzbourg, ni l'enchantement de Ve-

(suite à la page 4)

Large advertisement for 'Sobriété' beer featuring a portrait of a man and the slogan 'Sobriété en tout - la Bière me suffit'.

C'est une drôle de guerre...

(suite de la page 2) Aussi avais-je fait des prodiges pour me procurer quelques bouteilles de vin fin. Par prudence, je les avais enfermées dans ma chambre jusqu'à l'heure du re-

TRAITRES SANS LE SAVOIR ?

(suite de la page 1)

tent. Les ramassis d'hommes ne servent pas à grand-chose, même sans batailles. « Mais prenant d'un autre point de vue cette perte d'énergie, sais-tu que 100,000 soldats, cela fait 100,000 chefs de foyers; et que 100,000 familles, cela fait cinq cents paroisses de 200 familles chacune, ou 50 villes de 2,000 familles? Sais-tu que c'est une diminution énorme de l'expansion catholique, canadienne, et que cela signifie la suppression de trois ou quatre diocèses? Car enfin, on n'est pas créé pour se battre, mais pour sauver son âme... »

Lorsque le Pape dénonce le nazisme et le bolchévisme, lorsque le cardinal Verdier parle d'une croisade des nations chrétiennes, contre la barbarie moderne, lorsque notre épiscopat tout entier dénonce comme deux antéchrists, Hitler et Staline, comment se fait-il que des jeunes gens ou des hommes mûrs, qui se disent catholiques, puissent tenir un pareil langage ou écrire de semblables fariboles?

D'ailleurs, n'est-il pas ridicule de parler de 100,000 conscrits catholiques et canadiens-français dans le Québec? Nous attirons l'attention des autorités civiles et religieuses sur cette propagande aussi naïve, vraiment, qu'anti-sociale et dommageable. DOCTEUR PANGLOSSE.

Ministère des Travaux publics, Ottawa, le 4 décembre 1939.

La decollation de M. Duplessis

Pleurs et joies à Lachine

(Chronique spéciale à « L'Autorité »)
Lachine, 9. — On vient de procéder à la bénédiction de la pierre angulaire de l'hôpital Saint-Joseph. Étaient présents à cette cérémonie: M. Anatole Carignan, ex-maire de Lachine, ex-député de Jacques-Cartier, et ex-ministre de la Voirie dans le gouvernement Duplessis, ce qui fait plusieurs « ex » à ajouter à son titre d'ex-honorable; le Dr C. A. Kirkland, maire de Ville Saint-Pierre et nouveau député de Jacques-Cartier; l'entrepreneur Damien Boileau, qui voit disparaître toute chance d'obtenir de nouveaux contrats du gouvernement provincial; l'architecte « Signe de Plastre » Beauchamp, dont les perspectives ne sont guère plus reluisantes que celles du copain Damien; les médecins de l'hôpital Saint-Joseph, y compris le Dr R. A. Archambault, membre « par accident » de notre Commission Scolaire, etc., etc.

Dans cette pierre sont scellés des documents attestant que grâce à M. Anatole Carignan un octrois provincial de \$150,000 a été obtenu pour cette construction. Reste à savoir si comme beaucoup d'autres octrois promis par l'administration Duplessis celui-ci a été versé en bel argent sonnante ou sous forme de fausse promesse. Au cas où la seconde alternative serait la vraie, faudra-t-il retirer plus tard les documents de la pierre angulaire? Toujours est-il qu'à cause des circonstances actuelles la cérémonie prit l'aspect d'un véritable enterrement. Est-ce parce que beaucoup de ceux qui se trouvaient là, anciens protégés de M. Carignan, voyaient l'ancienneté de leurs beaux projets d'avenir?

L'ENTREPRENEUR DE VITTO
S'il ne faut évidemment pas s'apitoyer sur les « mignons » de l'ancien régime, dont l'unique raison d'être sur cette terre semblait le bourrage de leurs poches, plus de sympathie est due aux centaines d'hommes employés à la construction du Boulevard métropolitain et qui se sont soudain trouvés sans emploi par suite de la politique du nouveau gouvernement de ne plus faire exécuter de travaux de voirie au pourcentage, mais sur demande de soumissions. A coup sûr cette politique était amplement justifiée, mais son application un peu brusque a assombri plus d'un foyer à la veille des fêtes du jour de l'An.

L'entrepreneur Matthew de Vitto n'avait contre lui que d'avoir (suite à la page 3)

VISAGE DE LA FINLANDE

Un pays ouvert à tous les problèmes. — Ce mécanicien est bachelier, cet employé de tramway licencié es sciences. — Neuf provinces et 3,500,000 habitants.

Quand, vers la fin de l'hiver, un steamer arrive dans le golfe de Finlande, un fracas prodigieux se fait entendre. Si dominateur qu'il semble habiter à la fois les parois du navire, vos oreilles et votre poitrine. On croirait voir le déchirement de dix mille pièces de soie... C'est la proue qui fend la glace.

Déchirement symbolique! Il évoque d'ordinaire pour le voyageur l'intervalle qui sépare le vrai Septentrion, et le reste de l'Europe. Aujourd'hui il ferait surtout penser à cette vaste lacération de traités à laquelle l'U. R. S. S. s'adonne à l'exemple du Reich. Mise en deux morceaux d'un texte pourtant solide: celui de la paix de Dorpat, avec la Finlande, où la Russie, le 14 octobre 1920, reconnaissait la résurrection de la nation finnoise.

A la racine des pays scandinaves, sur une antique table de granit rabotée par les millénaires, mais rude encore, un peuple s'est établi, voici douze siècles. Un peuple qui, de destinée assez semblable à celle des Tchèques, s'est vu immergé dans une sorte de mer humaine qui battait sans trêve ses limites. Autour de la Tchecoslovaquie, ce sont les Germains, toujours revenant à l'assaut; devant la Finlande, ce sont les Russes, tour à tour de Norvège, puis ceux des tzars, puis les soldats rouges. De même que les Tchèques, les Finnois n'ont pourtant jamais eu que ce désir modeste et sacré: vivre. Et qu'on les laissât être ce qu'ils sont!

Ce qu'ils sont? une des nobles figures du courage, de la patience, de la volonté. Qualités auxquelles ils savent prêter des traits originaux. Et point seulement quand il s'agit de sport, où ils excellent malgré l'étroite base que donne à la sélection un pays de trois millions et demi d'habitants. Point seulement dans leur musique, qu'un Martin Vegelius et mieux encore un Jean Sibelius font écouter tout autour du monde. Point seulement dans leurs lettres, dont l'épopée de Kalevala, les poèmes de Runeberg et le roman des Frères Kivi proposent de si émouvants témoignages.

J'ai naguère, avec mon ami Georges Duhamel, visité la Finlande en mars, tantôt dans la fièvre beauté d'une neige violette et or, tantôt dans d'amères bourrasques qui prétendaient à la vaste blancheur de la brume ou de la lie de terre des nuages. Comment ne pas être touché, dans un climat si âpre, par l'effort si multiple, si

L'HOTEL WINDSOR possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres modernes et confortables, son excellente cuisine et son service courtis.



Une "première" de Sacha Guitry

Le produit de cette représentation patriotique procure à la France deux ambulances sanitaires.

Ce fut une soirée magnifique. Une soirée intime et immense où une Gaby Morlay, une Elvire Popesco, un Adolphe Borchard convulserent des émotions de débuts heureux: ils ignoraient, jusqu'à cette soirée-là, leur force réelle et elle put tirer du public tant de joie et tant d'enthousiasme.

L'animateur n'était pas le moins émerveillé: «C'est une des plus belles soirées de ma vie, disait Sacha Guitry après le spectacle. Quand on pense à quels éléments de comparaison se reflètent ce prince du théâtre, il apparaît bien que ce gala fut un des grands moments de Paris.

On sait que le produit intégral de la représentation était destiné à l'achat d'une ambulance sanitaire. Une ambulance sanitaire coûte 46,000 francs. Quand il fit ses comptes, le rideau baissé, Sacha Guitry avait devant lui un petit tas de papiers bleus qui représentaient 92,000 fr.

C'est donc deux ambulances que la seule première de la Madeleine permettra d'offrir à l'Oeuvre des sections sanitaires automobiles du front.

On parle du feu des enchères. Dès l'instant où l'auteur — protagoniste des deux pièces présentées — proposa à la plus brillante des salles l'achat d'autographes de morts illustres et de contemporains célèbres, ce fut une flambée d'incendie.

Un autographe de La Fayette fut acquis par une riche Américaine. — Vous l'appellez une seconde fois, dit Sacha Guitry.

Très disputé l'autographe du cardinal Verdier. Aussi bien s'agissait-il d'une bénédiction, et c'est Sacha Guitry lui-même qui en avait soufflé le texte au préalable.

— Votre Eminence ne pourrait-elle pas écrire: « Tu es généreux. Je te bénis » ?

— Puis-je touter un inconnu? avait fait observer le cardinal.

— En latin, ne tutoyez-vous pas tout le monde? Sacha Guitry avait son idée de derrière la tête. C'est lui qui acquit finalement la bénédiction cardinale. Il lui en coûta six grands billets.

Un spectateur, vieillard de fière allure, avait tenu jusqu'à 5,000. Après la représentation, il demanda à parler à l'animateur: — Vous l'avez emporté, dit-il, du ton de don Gormas s'adressant à don Diègue.

Et tirant un chèque de sa poche: — Voici les 5,000 francs dont je disposeis.

Le public s'apprêtait à se retirer.

— Un instant encore, dit Sacha Guitry. Je voudrais vous faire entendre quelqu'un qui chante un peu plus fort que Miréille. M. Thil parut et chanta La Marseillaise.

Le refrain fut repris trois fois. On eût compté les spectateurs qui n'avaient pas les yeux mouillés.

Afin de l'éviter, beaucoup moins intrépide que saint Jean-Baptiste, il demande aux mécontents de son parti d'attendre sa démission volontaire, après la session de janvier. — Sa haine contre son rival Onésime Gagnon. — De curieux cas d'amnésie. — Le cardinal Villeneuve et la tempérance.

(Dépêche spéciale à « L'Autorité »)
Québec, 9. — Dans une déclaration aux journaux M. Duplessis a jugé bon d'affirmer qu'il n'abandonnerait ni son mandat de député, ni son mandat de chef de l'Union Nationale, ni son mandat de chef de l'Opposition parlementaire. Que M. Duplessis entende rester député des Trois-Rivières, c'est son affaire. Personne ne peut lui enlever son siège jusqu'aux prochaines élections provinciales. Quant à son mandat de chef de l'Union Nationale et à son autre de chef de l'Opposition parlementaire, c'est une tout autre affaire. Il relève de son parti et c'est pourquoi dès le lendemain du 25 octobre il fut question de le dégommer, comme en fait fut cette assemblée convoquée à Montréal par MM. Layton et Bulloch et où, sans l'intervention de M. Pénverne, une résolution allait être adoptée l'incitant à se démettre. Encore M. Pénverne ne réussit-il à éviter cette décollation au nouveau Jean-Baptiste qu'en demandant du délai, non en alléguant ses mérites.

Il faut remarquer qu'à cette date la réélection de l'hon. Onésime Gagnon dans le comté de Matane était encore en suspens. Ce ne fut que quelques jours plus tard qu'il fut déclaré définitivement élu à la suite d'un recomptage judiciaire très serré. Les amis de M. Gagnon démasquèrent aussitôt leurs batteries. Alarmé pour sa «chériferie», M. Duplessis esquissa aussitôt une contre-manœuvre, faisant circuler la rumeur qu'il entendait se retirer de la politique aussitôt après la prochaine session, pour cause de santé. Que M. Duplessis soit sincère ou non dans son désir de retraite, il paraît qu'il fera tout son possible afin que M. Gagnon ne soit pas choisi, advenant la convocation d'une convention de son parti pour procéder alors au choix d'un autre chef. Il ne peut pas souffrir le député de Matane. On assure aussi que le jour où le Mauricien se retirera des affaires... politiques, il sera l'heureux possesseur d'un joli magot de \$250,000 grâce à la générosité de très intimes amis. En disant qu'il sortait du pouvoir aussi pauvre qu'il y était entré, il n'était pas sans savoir qu'une somme rondelette l'attendait à la porte, prise sur leurs économies par des coeurs généreux.

AMNESIE VOLONTAIRE OU INVOLONTAIRE?

Maurice, le Noblet de fraîche date, paraît souffrir d'amnésie. Ses anciens partisans lui reprochent d'avoir des rancunes d'éléphant, mais d'oublier profondément les bienfaits reçus. Néanmoins, le plus flagrant défaut de mémoire à lui reproché est cette déclaration de n'avoir jamais rencontré le vicomte Castlerose, lieutenant de lord Beaverbrook, ce magot du journalisme anglais, et de ne lui avoir pas accordé d'interview dans l'un de ces clubs londoniens fashionable où l'on se sent entraîné aux confidences par des élixirs hautement communicatifs.

Pourquoi, de retour au pays, M. Duplessis a-t-il nié avoir fait une profession de loyalisme britannique et avoir conspiré (Suite à la page 2)

A Batons Rompus

Lundi soir dernier, dans la salle du Club Mercier, remplie à débordement, les membres de cette puissante association ont élu leur bureau pour la prochaine année, et ont reçu, comme hôte d'honneur, les honorables Damiel Bouchard et Henri Groulx, deux ministres du gouvernement de Québec. Ce fut une réunion pleine d'enthousiasme et de confiance. M. Bouchard, député de la division Mercier, qui présidait cette assemblée, n'a pas manqué de souligner l'esprit de confiance et de solidarité après les trois années d'angoisse et d'incertitude que nous venions de traverser. M. Bouchard a fait une rapide esquisse des œuvres passées du gouvernement libéral et des mesures qu'il entendait adopter dans l'intérêt de la classe ouvrière. On peut compter que l'administration libérale de Québec, forte des leçons du passé, va servir la cause ouvrière et faire disparaître de nos statuts ces lois arbitraires néfastes qui ont tant nu à notre travail organisé.

On ne parle peut-être pas assez de l'ordre social à nos enfants. Ce sont eux qui demain seront appelés à remplir les devoirs de citoyens dans la société et la plupart n'ont aucune notion de son organisation. Il faudrait bien leur faire comprendre que la société n'est pas un groupement sans ordre, surgi au gré du hasard d'un produit de génération spontanée, mais un organisme possédant des cadres et des rouages parfaitement définis et dans lesquels tous les citoyens doivent trouver une somme de bien-être et de liberté suffisants pour agir dans la sphère qui leur convient. fonder des foyers, parvenir à leurs fins naturelles et, par suite, à leurs fins spirituelles: que si cet ordre est dérangé, l'équilibre de l'édifice est en danger, et le bien-être de tous compromis.

Il est encore très important de leur enseigner que cet organisme est composé d'unités, la famille, et d'individus groupés en classes selon leurs occupations professionnelles, ce qui implique des devoirs sérieux et la jouissance de certains droits.

Si on insistait plus souvent au foyer sur ces grandes lignes de l'organisation sociale, les faux prophètes, les idéologues, les théoriciens, les utopistes, les doctrinaires qui ne rêvent que bouleversements, et qui s'emploient avec ardeur au renversement de l'ordre et même ne se gêneraient pas pour attaquer l'autorité, — et ce qui est plus grave, font souvent leur mal œuvre néfaste au nom de principes éminemment respectables mais mal interprétés, — qui veulent reconstruire la société d'après les fantaisies de leur imagination ou de leur fanatisme, il leur serait plus difficile de recruter des adeptes, et le travail de correction des abus rencontrerait moins d'obstacles.

Il est aussi regrettable de constater que des journaux qui se croient et se disent catholiques, donnent asile, avec la dernière inconscience, à toutes les utopies qu'on veut leur communiquer, et contribuent ainsi à répandre le désordre social.

Ces journalistes ont une piètre idée de leur responsabilité pour avoir fait ainsi leur journal au rôle de panier à provision, bon à tout mettre.

... Il faut féliciter l'honorable M. Groulx, secrétaire de la province et ministre de la Santé pour l'heureuse initiative qu'il a prise de modifier l'organisation sanitaire de la métropole. C'est un des problèmes les plus importants, les plus vitaux que celui de l'hygiène publique. On ne saurait porter une trop grande attention. A titre d'expérience, l'honorable M. Groulx vient de donner les instructions nécessaires de grouper en un seul district plusieurs quartiers de l'Est sous la surveillance immédiate de son ocellage, le docteur J.-A. Landreville. Si le système donne les résultats attendus, on créera d'autres districts au fur et à mesure, de manière à couvrir tout le territoire métropolitain.

En prenant cette initiative, le docteur Groulx emboîte le pas à nombre de grandes villes américaines ou canadiennes, par exemple New-York et Toronto, qui croient préférable de décentraliser les activités de leurs services de santé. Il se peut, en effet, que les méthodes en usage jusqu'ici ne correspondent plus aux exigences sanitaires des centres urbains renfermant une population considérable répartie sur un vaste territoire. En tout cas, l'expérience vaut d'être tentée, d'autant plus qu'elle n'augmente ni le personnel ni les frais du département.

Le chancelier Schusschnigg

Célébration en l'honneur... (suite de la page 2)

«C'est un devoir bien agréable que vous me confiez là», dit M. Pafard. Il dit son plaisir de la victoire libérale du 25 octobre et exprime l'espoir qu'il en sera de même lors des élections fédérales. Puis il présente le Très Hon. M. Lapointe en disant: «C'est un grand Canadien, un homme qui n'a jamais trompé l'électorate!».

Le T. H. M. Lapointe
C'est par une ovation d'une durée de quelques minutes que l'auditoire accueille le ministre de la Justice, tout souriant devant une telle réception. «On a dit tout à l'heure que c'était un grand honneur de me voir ici», dit d'abord M. Lapointe, «moi, je vous dis que l'honneur est pour moi. Pour le vieux lutteur de 40 ans que je suis, c'est un réel plaisir de voir autant de belles figures libérales en face de moi!».

Parlant de la dernière campagne provinciale, le ministre de la Justice déclare: «On m'a convié à la bataille, on m'a lancé un défi, j'ai répondu à l'invitation, j'ai relevé le défi comme j'ai l'habitude de le faire. Je remercie mes amis du comté de Montmagny, ceux de cette région de Lévis à Rivière-du-Loup qui me sont particulièrement chers de la belle marque de confiance qu'ils m'ont donnée. Nous avons reçu des lettres de partout après la victoire. Si je vous disais quelques noms de ceux qui nous les ont fait parvenir, vous seriez surpris et vous auriez en même temps l'occasion de constater que ce sont des chefs reconnus dans la province de Québec.»

M. Lapointe fait l'éloge du gouvernement Godbout, des députés provinciaux qui ont tenu à assister à la fête offerte à Me Choquette et il déclare qu'il suffit d'avoir deux partis politiques au pays, que les tiers-partis sont une nuisance politique, ce que, du reste, le peuple de la province a bien compris. «Il faut maintenant que tout le monde se donne la main pour coopérer. Faisons l'unité. Nous voulons unir les Canadiens pour leur plus grand bien!» Il termine en félicitant Me Choquette de nouveau. Rappelé par la foule, le ministre de la Justice raconte quelques souvenirs politiques et il déclare que s'il est resté 35 ans à Ottawa, c'est que le peuple l'a voulu. «Le peuple», dit-il, «aime ceux qui aiment le peuple. Je resterai à Ottawa aussi longtemps que vous le voudrez!».

Me F. Choquette
«Mes chers amis», dit d'abord M. Choquette, «vous me comblez. Après m'avoir donné une belle majorité, vous m'avez organisé une tournée triomphale dans le comté et vous m'offrez maintenant une fête magnifique. Je vous en remercie. Ceci démontre, une fois de plus, ce que les libéraux peuvent faire quand ils sont unis». Le député de Montmagny remercie cordialement le comité d'organisation et il en nomme les membres.

Le député de Montmagny rend ensuite un hommage particulier au Très Hon. Ernest Lapointe. Le 25 octobre, dit-il, «vous avez remporté une victoire pour l'unité nationale du Canada, car le résultat de l'élection, suivant le mot du cardinal Villeneuve, c'est une victoire pour l'unité nationale. Je vous demande de nous représenter encore longtemps à Ottawa. Il y a actuellement un conflit en Europe, les Canadiens-français ne sont pas des déshérités, ils souhaitent la triomphe de la France et de l'Angleterre, mais seulement, ils veulent un effort libre et volontaire. Ils savent qu'avec vous, leurs opinions seront respectées par les autres races au Canada». C'est, une fois en déclin qui acclame cette déclaration de M. Choquette. Celui-ci demande ensuite pour que Montgomery ait de nouveaux des usines de guerre comme en 1914. Il demande aux deux gouvernements qui peuvent maintenant coopérer, chose impossible sous le régime Duplessis, de donner des travaux à la population. Il termine en disant: «M. Lapointe, le comté de Montmagny saura reconnaître ce que vous avez fait pour lui ce soir!».

L'hon. Wilfrid Hamel déclare à son tour son plaisir d'assister à la fête. Représentant des ouvriers dans le cabinet Godbout, il s'engage à travailler pour les meilleurs intérêts de la classe ouvrière à laquelle il est fier d'appartenir. La fête, qui a remporté un brillant succès se termine par de brèves allocutions de Me Léo-K. Laflamme, C.R., MM. Valmore Bienvenue, C.R., Arthur Martineau, Jacques Dumoulin, Eugène Marquis, C.R., Dr C. Rouleau, Maurice Bolsvert, C.R., et Antonio Laplante. Me Fernand Choquette dit le mot de la fin en remerciant de nouveau ses électeurs.

Le scénario "Orage" avec Charles Boyer

(Suite de la page 3)
Lise ne réussit pas à rapprocher les époux.
A peine rentré à Paris, André recherche la jeune fille. Il ne retrouve que l'Africain, qui lui apprend qu'elle est devenue la protégée du riche Mortimer. André, torturé de jalousie, fait en sorte de retrouver François. Avec elle, il décide d'un départ pour un pays lointain.
Mais Gilbert, pour défendre le bonheur de sa sœur, provoque une entrevue entre Gisèle et François. Et François, ému par l'accueil et l'encouragement de Gisèle, décide de disparaître à jamais.

A PROPOS DE NOS MILICES

A quand remontent nos premières campagnes de volontaires?
Il y a deux ans on célébrait le 75e anniversaire des Voltigeurs Canadiens de Québec. Cette belle unité canadienne-française a un passé des plus évocateurs. Son histoire est intéressante, comme celle d'ailleurs, de tous nos bataillons de volontaires canadiens.

On sait qu'avant l'organisation de ce bataillon il a toujours existé une milice au Canada. L'histoire en serait longue et on ferait à ce sujet, dans nos archives, d'intéressantes découvertes. Ainsi, avant le Royal 22e Régiment né de la Grande Guerre, nous avons eu un «Royal Canadian» levé en 1796 pour remplacer à Québec les troupes anglaises dont on avait besoin ailleurs. Il était composé presque exclusivement de Canadiens-Français. Il fut commandé par le colonel LeMoine de Longueil et le major d'Irumbrey, père du héros de Châteauguay. Et, par une coïncidence que nous tenons à mentionner, le premier commandant du 9e Voltigeurs de Québec dont nous parlons présentement fut le petit-fils du premier commandant du «Royal Canadian» de 1796, le colonel de Salaberry, fils du héros de Châteauguay.

On a toujours fait de grands éloges de la milice canadienne aussi bien sous le régime français que sous la domination anglaise. A ce propos, nous cueillons dans nos archives ce qui suit:
Le 20 octobre 1727, l'intendant Dupuy écrivait au ministre en France: «Je dois aux milices du pays de vous rendre compte de l'ardeur et de la diligence qu'elles ont eues à se rassembler. C'est un corps sur lequel le Roi peut compter; elles ont de l'adresse à manier les armes et la fierté canadienne, qui ne les quitte pas, leur s'aid bien en ces rencontres et les excite à soutenir le renom qui fait dans les troupes la bonté des corps qui ont su le conserver.»

«Le père de famille qui s'était dévoué à la conduire est le sieur Perthus. C'est un grand jeune homme, bien fait, à qui l'on peut savoir d'autant plus de gré de s'y être offert de lui-même que le sort de sa famille dépend de ses jours.»
«Ce «Jeune homme bien fait» devait être Charles-Denis Perthuis, né le 5 août 1698, fils du marchand Charles Perthuis, de Québec.
Aux batailles de Carillon, des Plaines d'Abraham et de Sainte-Foy, notre milice canadienne a combattu avec les régiments français et s'est glorieusement distinguée. Sous le régime anglais, elle fut appelée maintes fois sous les armes, en particulier lors de l'invasion américaine en 1775. En 1812, on sait que les Voltigeurs de Salaberry firent preuve d'une valeur prodigieuse.
Vers 1860, les troupes anglaises en garnison à Québec furent tour à tour rappelés en Angleterre. C'est alors que nos premières compagnies de volontaires furent organisées. Il existait déjà une compagnie de Voltigeurs. Elle fut augmentée, renforcée et organisée en bataillons sous le nom de «9e Voltigeurs de Québec». Ce nom devait être remplacé en 1919 par celui de «Régiment des Voltigeurs de Québec». Au début, deux compagnies d'Écossais en faisaient partie et le second commandant, le lieutenant-colonel D.-C. Thompson, fut pris dans les rangs de ces Écossais. Il fut remplacé par le lieutenant-colonel Panet, père de trois généraux qui ont fait honneur à l'armée canadienne. Depuis lors, tous les commandants des Voltigeurs furent des Canadiens-Français jusqu'au commandant actuel, le lieutenant-colonel Jos. Matte.
Ce régiment a eu dans ses rangs des personnages qui sont aujourd'hui les représentants des plus hautes classes de la société québécoise: un lieutenant-gouverneur sir Pantaléon Pelletier, un évêque S. E. Mgr Omer Plante, un premier ministre du Canada, sir Wilfrid Laurier; des ministres, des juges, des députés et combien d'autres. Lors de la rébellion du Nord-Ouest, les Voltigeurs étaient sous le commandement de lieutenant-colonel Guillaume Amyot, ancien député de Belleschasse aux Communes. Pendant la grande guerre de 1914-18, le bataillon était commandé par le lieutenant-colonel L.-G. Chabot, de Québec, qui, à l'heure actuelle, est le plus ancien officier survivant de cette valeureuse unité de notre milice canadienne.

Serge DUHAMEAU.

COUPS DE MARTEAU

(suite de la page 1)
que part sur les côtes de la Gaspésie et si de nos bateaux chargés de troupes colent par le fond, il sera trop tard alors pour donner la chasse à ces félons. Que la police fédérale ait l'oreille ouverte et la bonne...
Et voici la dernière histoire écossaise, qui fait la joie des Londoniens: «Comment se fait-il que lors du raid allemand sur la Forth on ait lancé un train plein de voyageurs, traverser le pont visé par les bombardiers? Cette imprudence a surpris tout le monde, mais en voici l'explication: Dès le début du raid, le train s'arrêta et le surveillant informa les voyageurs que ceux qui voulaient descendre pouvaient le faire, mais que dans ce cas, ils auraient à payer un supplément de trajet jusqu'à Edimbourg. Le train repartit sous les bombes, au complet: tous les voyageurs étaient Écossais!»

VULCAIN
IMPRIMATUR
Le Journal «L'Autorité», faisant affaires sous la raison sociale de «L'Autorité Enregistrée», a ses bureaux, Chambres 412-416, Édifice Canada, Montréal. Il est imprimé à «La Parole» Limitée, Drummondville, P. Q.

Luc DURTAIN.